N° 251.

UN

APHORISME D'HIPPOCRATE,

INTERPRÉTÉ ET COMMENTÉ;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 31 août 1829, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR EUSÈBE-THÉODORE PIHET, de Meaux,
Département de Seine-et-Marne;

Ancien Élève des hôpitaux civils de Paris; ex-Chirurgien sous-aide-major breveté de l'armée d'Espagne, des hôpitaux militaires d'instruction de Lille et de Paris.

Ἱπποκράτης
Πλεῖστα τρόπαια νόσων στήσας ὅπλοις Ὑγιείης,
Δόξαν ἑλὼν πολλὴν ἐ τύχῃ, ἀλλὰ τέχνῃ.
Ἐξ Ἀνθολογιας. Ἄδηλον.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1829.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL, *Suppléant.*
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU, *Examinateur.* FOUQUIER, *Examinateur.*
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUBOIS. DUPUYTREN, *Président.*
Clinique d'accouchemens	DENEUX, *Examinateur.*

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Gibert.
Baudelocque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille, *Examinateur.*
Dance.	Ratheau, *Suppléant.*
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux, *Examinateur.*
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.
Gerdy.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

Piété filiale.

A LA MÉMOIRE

DE MONSIEUR HENNEQUIN,

MON BEAU-FRÈRE,

Chef d'institution.

Totum muneris hoc tui est.

HOR., lib. 4, od. 2.

A MONSIEUR MICHELIN,

Juge au tribunal de première instance de la Seine.

Hommage de reconnaissance.

E.-T. PIHET.

AVANT-PROPOS.

Forcé par les circonstances de hâter ma réception, ne pouvant d'ailleurs disposer que de quelques jours pour faire ma thèse, j'ai choisi pour sujet un aphorisme d'*Hippocrate*, que j'ai essayé d'interpréter et de commenter. L'obligation de soumettre à la discussion quelques-unes de ses sentences m'a suggéré cette idée, et j'ai cru trouver dans cette obligation elle-même une excuse suffisante pour justifier ma hardiesse.

Pour remplir ma tâche, je n'ai consulté que moi-même. Pressé par le temps, je n'ai pu recourir aux commentateurs; j'ai lu l'auteur dans l'auteur lui-même, et les impressions reçues de cette lecture m'ont seules servi de guide.

J'ai exposé d'abord quelques considérations préliminaires sur l'aphorisme en général, et sur ceux d'*Hippocrate* en particulier; c'est une sorte d'introduction qui m'a paru nécessaire pour rendre raison du choix que j'ai fait de tel aphorisme préférablement à tel autre, et motiver l'extension que je lui ai donnée.

Je l'ai examiné plutôt comme un principe général de médecine que comme une pensée d'*Hippocrate*, persuadé qu'en l'envisageant de cette manière, il était toujours facile de faire la part de l'auteur. C'était, au reste, le meilleur moyen d'en

faire ressortir des propositions en harmonie avec l'état actuel de la science.

J'ai émis mes idées sous forme de propositions, cette manière de s'exprimer m'ayant paru la plus convenable à mon sujet, et en même temps la plus courte. J'ai tâché de les faire coïncider avec l'aphorisme; et mon but n'étant point de traiter spécialement de la révulsion, j'ai dû nécessairement en négliger plusieurs, qui tout en se rattachant à cette dernière, auraient été déplacées dans mon travail. Cependant je ne me flatte point d'avoir traité mon sujet à fond; le temps ne me l'a point permis, et malgré toute l'imperfection de cet essai, je me trouve contraint de le livrer tel qu'il est, en le recommandant à l'indulgence de mes juges.

UN

APHORISME D'HIPPOCRATE,

INTERPRÉTÉ ET COMMMENTÉ.

---

*Quelques considérations sur l'aphorisme en général, et sur ceux d'*Hippocrate *en particulier.*

I.

L'aphorisme est l'expression claire et succincte d'un principe général déduit de faits plus ou moins nombreux.

II.

L'aphorisme doit, autant que possible, ne laisser dans l'esprit aucune idée de *spécialité;* il doit être tel dans sa composition, qu'il puisse servir de point de ralliement aux différens faits dont il n'est que l'expression générale.

III.

Outre la clarté et la concision, le style aphoristique exige l'emploi

de termes d'autant plus *généraux* que l'aphorisme domine lui-même plus de *spécialités :* sous ce rapport, les traducteurs d'*Hippocrate* me paraissent avoir quelquefois restreint la pensée de l'auteur en traduisant tel mot grec par tel mot latin qui ne lui répond pas exactement.

IV.

Parmi les aphorismes d'*Hippocrate*, plusieurs présentent tous les caractères que je viens d'indiquer; d'autres s'éloignent tellement de la forme aphoristique, qu'ils ne méritent pas le nom sous lequel on les a réunis.

V.

Commenter un aphorisme, c'est, ce me semble, développer les différens faits qui s'y rattachent, faits dont l'aphorisme est alors le point de départ, au lieu d'en être la conséquence.

VI.

Le commentaire, pour être bon, doit être basé sur une interprétation exacte, et celle-ci, pour être telle, suppose la connaissance de la valeur absolue et relative des mots dont l'auteur s'est servi.

VII.

Tous les aphorismes d'*Hippocrate* sont loin d'offrir la même exactitude, la même justesse; et, à cet égard, on peut établir entr'eux cettre grande différence :

1°. Les uns reposent sur une observation rigoureuse des faits; ce sont des vérités fondamentales en médecine, des axiômes qui ont survécu et survivront à toutes les révolutions médicales.

2°. Les autres, étayés sur des théories, ont dû nécessairement éprouver, comme celles-ci, des alternatives de rejet ou d'adoption.

VIII.

La distinction que je viens d'établir me conduit à ces conséquences :

1°. Les aphorismes du premier ordre peuvent être commentés par l'élève qui a pu voir et observer.

2°. Ceux du second ordre exigent de plus une connaissance approfondie des théories dont l'auteur était imbu. Pour les commenter, il faut pour ainsi dire être pénétré de l'esprit qui les a dictés ; en un mot, ce travail est l'*œuvre du maître*.

IX.

Beaucoup d'aphorismes d'*Hippocrate* ont entr'eux une liaison plus ou moins intime ; d'autres peuvent être considérés comme des pensées détachées, indépendantes de celles qui les précèdent ou qui les suivent, et sont susceptibles par cela même d'un très-grand développement.

Δύο πόνων ἅμα γινομένων, μὴ κατὰ τὸν αὐτὸν τόπον, ὁ σφοδρότερος ἀμαυροῖ τὸν ἕτερον. (Τμῆμα δεύτερον, ἀφορ. μς'.)

I.

Parmi les aphorismes d'*Hippocrate*, celui-ci est sans contredit l'un de ceux que l'on a le plus souvent cités : c'est sur lui que repose la théorie de la révulsion, l'un des moyens thérapeutiques les plus énergiques ; mais a-t-on toujours donné à cet aphorisme toute l'extension qu'il comporte ?

II.

Le mot *dolor* traduit-il bien le mot grec πόνος ? Non, certainement ; car l'un est un terme spécial, l'autre un terme très-général : de sorte

que cet aphorisme, tel qu'il existe dans plusieurs traductions latines, *duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum*, ne me semble être que l'une des nombreuses propositions spéciales qui se rattachent au principe général exprimé dans le texte: *Omnis dolor est labor, sed omnis labor non est dolor.*

III.

Si l'on substitue au mot *dolor* le mot *labor*, qui est la version littérale du terme grec, ne sera-t-on point porté à donner à cet aphorisme une plus grande extension? *Duobus laboribus simul*, etc., etc.

En outre, n'est-il pas évident que dans la traduction précitée, l'on a sacrifié le sens à l'élégance, en cherchant à accommoder le reste de la phrase au mot *dolor?* En effet, il n'est pas nécessaire que deux douleurs naissent, *éclatent à la fois*, pour que la plus forte obscurcisse la plus faible; il suffit qu'elles existent en même temps. Or, cette expression, ἅμα γινομένων, me paraît indiquer tout simplement la coexistence de ces deux douleurs, et non point la simultanéité de leur apparition. Aussi est-ce avec raison qu'un autre traducteur dit: *Duobus doloribus simul non eumdem locum infestantibus, vehementior obscurat alterum.* Cette dernière traduction serait donc préférable à la précédente, s'il s'agissait de la douleur; mais plusieurs expressions simples dans le texte sont ici exagérées, parce que l'on a toujours eu en vue le mot *dolor*. Pour ces motifs, voici la version que j'adopte: *Duobus laboribus simul, non in eodem loco, existentibus, validior (prævalens) obscurat alterum.* L'adverbe σφόδρα se traduisant tout aussi souvent par *valdè* que par *vehementer*, j'ai choisi l'adjectif qui répond au premier mot.

IV.

Est-il question d'un travail normal ou d'un travail morbide, ou bien de l'un et de l'autre à la fois?

V.

Interprété selon l'esprit de l'auteur, le mot πόνος me paraît signifier ici un *travail morbide*, un *état pathologique*, une *maladie*, en un mot; mais non pas spécialement la *douleur*, ἄλγημα, ὀδύνη, etc. Je sais qu'il a souvent cette dernière signification dans *Hippocrate*, mais alors il la doit à sa position relative: rien n'empêche de lui donner ici un sens plus absolu.

Ainsi, comme sentence d'*Hippocrate*, cet aphorisme n'est probablement applicable qu'à l'état pathologique.

VI.

Considéré isolément, comme un principe général, abstraction faite de tous ceux qui l'entourent, et même à part l'auteur, cet aphorisme est susceptible de beaucoup de développement, et peut trouver son application en physiologie, en pathologie et en thérapeutique.

C'est en l'examinant sous ces trois points de vue que je vais essayer d'y rattacher quelques propositions.

APPLICATIONS DE L'APHORISME

1°. *A la physiologie.*

I.

Lorsque deux fonctions, en raison de leur importance, exigent de la part de l'appareil qui est chargé de leur exécution un surcroît d'activité très prononcé, elles ne peuvent s'exécuter en même temps, sans que le travail *prédominant* de l'une ne s'oppose plus ou moins à l'accomplissement normal de l'autre; ainsi le travail de la digestion est incompatible avec le travail intellectuel; il est troublé par les fortes

contentions d'esprit, perverti par les émotions vives de l'âme et les violens exercices musculaires.

II.

Le premier effet produit par l'ingestion des alimens, c'est une excitation de la membrane muqueuse gastrique, excitation qui se propage bientôt au cœur et au cerveau; alors l'imagination a plus de vivacité, et si l'on profite de cette effervescence pour se livrer à un travail intellectuel soutenu, la digestion en souffre, et, à la longue, l'estomac s'affecte, une phlegmasie chronique se déclare.

III.

Lorsque le *travail* de la digestion commence, les liquides affluent de toutes parts vers le ventricule, il devient le siége d'un sorte de concentration vitale; il tient toute l'économie sous sa dépendance, et alors aux phénomènes généraux d'excitation en succèdent de nouveaux, tels que le froid, la sécheresse de la peau, une sorte d'horripilation, le ralentissement de la respiration et de la circulation. Tous ces phénomènes d'abexcitation ne sont-ils point le résultat de la *prédominance du travail* de la digestion? Ne s'opère-t-il point dans ce cas une véritable révulsion physiologique?

IV.

Les rapports inverses qui existent entre la sécrétion urinaire et la transpiration cutanée, d'une part, entre celle-ci et la transpiration pulmonaire, de l'autre, ne nous permettent-ils pas de faire encore une application de l'aphorisme en question : que sous l'influence d'une cause quelconque l'action de la peau se trouve augmentée, la sécrétion de l'urine sera diminuée, et *vice versâ;* c'est toujours un *travail* physiologique qui *prédomine* aux dépens d'un autre.

V

La prédominance de tel on tel système organique, qui constitue les tempéramens, n'est-elle point due à un surcroît d'activité du système *prédominant*, σφοδρότερος, dont l'énergie est augmentée en raison directe de la diminution de celle des autres?

VI.

Ce que je viens de dire des systèmes, par rapport aux tempéramens, n'est-il pas applicable, jusqu'à un certain point, aux organes ou appareils organiques secondaires, dont la prépondérance dans l'économie constitue les idiosyncrasies?

2°. *A la pathologie.*

I.

Lorsque deux *travaux morbides*, deux maladies existent en même temps, celle qui *prédomine* peut obscurcir les symptômes de l'autre, au point de la dérober entièrement à l'observation du médecin le plus expérimenté ; elle peut même la faire disparaître.

II.

L'encéphalite concomitante de la gastro-entérite devient quelquefois tellement prédominante, que les symptômes les plus saillans de la phlegmasie gastro-intestinale disparaissent. Est-ce toujours un effet de la diminution de l'influx cérébral sur l'appareil gastrique? N'est-ce point quelquefois aussi le résultat de la *prédominance* de la phlegmasie encéphalique?

III.

Dans le cours des maladies éruptives, telles que variole, rougeole, scarlatine, ne voyons-nous pas l'éruption cutanée et les phlegmasies viscérales s'influencer réciproquement? Elles peuvent se faire équilibre, s'*obscurcir* ou s'effacer mutuellement, suivant que l'une ou l'autre *prédomine?*

IV.

La vaccine peut être compliquée de rougeole, de scarlatine ou de toute autre phlegmasie aiguë; il arrive souvent alors qu'elle suspend sa marche et ne la reprend qu'après la cessation de l'autre maladie, c'est à dire, lorsqu'il n'existe plus de *travail prédominant* qui s'oppose à son développement.

V.

Souvent on voit survenir un érysipèle dans le cours d'une gastro-entérite; il peut être symptomatique; mais lorsqu'il se manifeste à une époque ou la phlegmasie a perdu beaucoup de son intensité, il est réellement *critique*, si l'inflammation intérieure disparaît insensiblement à mesure qu'il parcourt ses périodes.

VI.

Qu'est-ce qu'une *crise*, quant à son résultat? C'est une révulsion opérée par la nature : un nouveau travail s'effectue dans un point plus ou moins éloigné de l'organe, qui est le siége de la maladie actuelle. Ce nouveau travail est critique, s'il *prédomine* assez pour faire disparaître celui qui existait primitivement.

VII.

Que manque-t-il à certains phénomènes symptomatiques pour être phénomènes *critiques?* Il ne leur manque que de se manifester avec

plus d'énergie ou à une époque plus favorable, c'est-à-dire, lorsque la maladie préexistante a perdu assez de son acuité pour pouvoir être revulsée, et cela est si vrai, que certains phénomènes qui nous paraissent d'abord *critiques*, parce qu'ils s'annoncent avec toutes les apparences d'une crise, ne sont plus pour nous que des phénomènes purement *symptomatiques*, si la maladie, au lieu d'être atténuée, persiste au même degré qu'auparavant.

3°. *A la thérapeutique.*

I.

L'aphorisme ainsi traduit : *Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum*, peut-il servir de proposition générale à la révulsion thérapeutique? Non, certes. La douleur est bien quelquefois un moyen révulsif, mais toute révulsion thérapeutique n'est point nécessairement douloureuse.

II.

Opérer une révulsion thérapeutique, c'est développer, à l'aide des moyens que l'art nous fournit, un travail accidentel, soit physiologique, soit pathologique, assez *prédominant* pour en affaiblir ou en détruire un autre.

III.

Il n'existe point de révulsifs proprement dits. Un agent thérapeutique n'est tel que par rapport au cas où il a produit l'effet voulu, la révulsion.

IV.

La révulsion thérapeutique, outre qu'elle est toujours le produit de l'art, diffère encore des deux précédentes, en ce que souvent on l'opère en sens inverse.

V.

Nous détruisons les modifications vicieuses imprimées à l'économie par les agens extérieurs, en faisant agir en sens inverse ces mêmes agens extérieurs : de cette manière nous parvenons à modifier leurs premiers effets et à rétablir l'équilibre.

VI.

Tel ou tel système organique prédomine-t-il de manière à constituer un état pathologique, ou même seulement une disposition morbide, nous augmentons l'énergie des autres, pour affaiblir le surcroît d'activité du système prédominant.

VII.

Lorsqu'une éruption cutanée vient à se supprimer par suite de la *prédominance* de la phlegmasie viscérale qui l'accompagne, nous réveillons le travail morbide de la peau, pour déterminer, s'il est possible, une révulsion en sens inverse de celle que la nature a opérée.

VIII.

Avant d'employer les moyens révulsifs contre une phlegmasie, il faut atténuer le *travail morbide* qui existe, et le ramener à un degré tel que l'on puisse espérer de le diminuer ou de le détruire, à l'aide du nouveau travail que l'on doit lui opposer.

IX.

Les moyens que nous mettons en usage pour obtenir la révulsion sont très-nombreux, et n'agissent point tous avec la même énergie,

les uns se bornent à une excitation légère de nos organes, en harmonie avec la santé, les autres y développent l'inflammation, et peuvent même en altérer la texture; or, combien n'existe-t-il point de degrés intermédiaires entre ces deux extrêmes?

X.

Les moyens révulsifs doivent être proportionnés à la nature, à l'intensité, à l'étendue, à l'ancienneté de la maladie : ils agissent, en général, avec d'autant plus d'efficacité que le nouveau travail qu'ils déterminent est plus analogue au travail morbide contre lequel on les dirige; ainsi on augmente l'activité des organes sécréteurs de l'urine et celle de la peau, pour diminuer l'exhalation des membranes séreuses et du tissu cellulaire; on oppose la douleur à la douleur, l'inflammation à l'inflammation, la suppuration à la suppuration, etc., etc.

FIN.

ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ ΑΦΟΡΙΣΜΟΙ.

Α'.

Ὅκου μεν οὖν κάλοξυ τὸ νόσημα, αὐτίκα καὶ τοὺς ἐσχάτους πόνους ἔχει, καὶ τῇ ἐσχάτως λεπτοτάτῃ διαίτῃ ἀναγκαῖον χρέεσθαι· ὅκου δὲ μὴ, ἀλλ' ἐνδέχεται ἀδροτέρως διαιτᾶν, τοσοῦτον ὑποκαταβαίνειν, ὁκόσον ἂν ἡ νοῦσος μαλθακωτέρη τῶν ἐσχάτων ᾖ. (Τμῆμ. πρῶτ., ἀφορ. ζ'.)

Β'.

Γέροντες εὐφορώτατα νηστείην φέρουσι, δεύτερον οἱ καθεστηκότες, ἥκιστα τὰ μειράκια, πάντων δὲ μάλιστα παιδία· τουτέων δὲ αὐτέων, ἃ ἂν τύχῃ αὐτὰ ἑωυτῶν προθυμότερα ἐόντα. (Τμῆμ. πρῶτ., ἀφορ. ιγ'.).

Γ'.

Κόποι αὐτόματοι φράζουσι νούσους. (Τμῆμ. δεύτ., ἀφορ. ε'.)

Δ'.

Ὅκου ἂν τροφὴ παρὰ φύσιν πλείων εἰσέλθῃ, τὴν νοῦσον ποιέει· δηλοῖ δὲ καὶ ἡ ἵησις. (Τμῆμ. δεύτ., ἀφορ. ιζ'.)

Ε'.

Τῶν ὀξέων νοσημάτων ὁ πάμπαν ἀσφαλέες αἱ προδιαγορεύσιες, οὔτε τοῦ θανάτου, οὔτε τῆς ὑγιείης. (Τμημ. δευτ., ἀφορ. ιθ'.)

ς.

Οἱ εἰθισμένοι τοὺς συνήθεας πόνους φέρειν, κἂν ὦσιν ἀσθενέες ἢ γέροντες, τῶν ἀσυνήθων, ἰσχυρῶν τε, καὶ νέων ῥᾷον φέρουσι. (Τμῆμ. δευτ., ἀφορ. μθ'.)